

Deux usages du pronom dans l'intervention

Jonathan Leroy

Lors de la dernière matinée du TyA à Bruxelles, Pierre Malengreau est intervenu de la salle à propos du cas que je présentais (je le cite de mémoire) : « Vos interventions peuvent se classer selon deux modalités, les interventions à la seconde personne et celles à la troisième personne. Et le sujet répond, me semble-t-il, de manière différente à ces deux modalités d'intervention ».

Les interventions à la seconde personne

Pour situer rapidement le cas, il s'agissait d'une problématique de consommation massive d'alcool chez un sujet présentant une pente mélancolique – il se laissait dépérir dans son appartement depuis des années – seulement interrompue par quelques saillies ironiques.

Mes premières interventions se sont appuyées sur ce trait d'ironie tout en visant à redonner un peu de « vivant » dans un discours sinon très ralenti et mortifère. Lorsque Monsieur F. se plaint d'être plus lent que la moyenne des gens, qui eux sont toujours pressés, j'avance un « Vous êtes un rebelle ! » ; lorsqu'il parle de ses recherches généalogiques, je soutiens « Vous êtes une sorte de Sherlock Holmes ! » ; quand il raconte qu'il a fait rire quelqu'un, lui qui passe son temps à écouter les humoristes à la radio, je lui dis « Là, c'est vous le chroniqueur ! »

À ces interventions identificatoires dites sur le ton de l'ironie, Monsieur F. répondait à chaque fois par un rire franc qui permettait de terminer les séances sur une note plus légère. Mais ce rire était loin de valoir validation, car Monsieur indiquait, tout de suite après, en quoi mon terme ne convenait pas totalement à la situation, sur le mode « oui, mais... ». « Oui rebelle, mais pas tout à fait, car... ». Ainsi, le gain de vie était de courte durée. J'ai mis du temps à saisir que la sortie de l'assignation par l'Autre était la signature de ce sujet : se dégageant par l'ironie de la face mortifère de la parole, refusant toute identification, il se mettait hors de portée du signifiant et s'éjectait par là même de tout lien social.

Comme l'indique Jacques-Alain Miller, « (...) tous nos discours ne sont que défense contre le réel »^[1], mais les discours ne sont pas un recours pour les sujets pour lesquels « le symbolique est réel ». Miller note ainsi que « l'ironie infernale du schizophrène [...] fait une arme qui, dit Lacan, porte à la racine de toute relation sociale ». Ce qui m'a rappelé le souvenir infantile majeur de ce sujet : dans la cour de récréation, il s'était retrouvé au milieu d'une ronde de camarades de sa classe qui dansaient et chantaient autour de lui en se moquant. De fait, son effort constant est d'être toujours « à côté » de l'assignation de l'autre, de se mettre à distance de la moquerie généralisée dont il est l'objet. Mais si l'ironie est une défense à respecter, il ne faut pas oublier qu'il la paye d'une désinsertion majeure.

Les interventions à la troisième personne

Une autre modalité d'intervention avec ce patient a consisté à énoncer une forme de sentence d'usage commun, qui exprime une vérité générale. Par exemple, lorsqu'il se plaint de ne pas parvenir à sortir de chez lui ou qu'il est trop lent, j'ai pu répondre « Ne pas sortir peut aussi être une décision, plutôt qu'une renonciation » ou « Il serait dommage de ne pas pouvoir faire quelque chose de plaisant », ou encore « Il peut y avoir une esthétique de la lenteur ».

À ces interventions, Monsieur répondait par un léger sourire et un silence. On se rend compte que ces interventions « à la troisième personne » (pas de « je », pas de « tu », mais un « il » impersonnel) lui ont permis de laisser tomber en quelque sorte la défense ironique. Il s'agit en effet d'un mode de parole qui

- 1) met entre parenthèses l'énonciation et le désir de celui qui parle (en l'occurrence du clinicien) ;
- 2) permet au sujet de ne pas être trop visé ;
- 2) vise une pragmatique, un comment-y-faire avec sa difficulté.

Ces interventions s'appuient sur deux de ses énoncés : il témoigne de son contentement lorsqu'il « arrive à suivre le programme » et à « se laisser porter par son mouvement ». Le terme de « programme » semble particulièrement approprié. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que permet l'application de randonnée qu'il vient de télécharger ? L'algorithme du logiciel vient ici soulager le sujet en proposant des itinéraires hors-désir qui lui permettent de circuler dans la cité. L'ordinateur plutôt que l'ordre donné, si on peut dire, mais pas sans la possibilité de venir ensuite le raconter sur un mode léger.

[1] Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, Paris, Navarin/Le Seuil, fév. 1993.